

# *Villa Luco*



théâtre des treize vents  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON  
BEZIERS



# VILLA LUCO

DE JEAN-MARIE BESSET

Mise en scène : Jacques Lassalle  
Assistant : Jean Lacornerie  
Décors et costumes : Nicolas Sire  
Lumière : Jean Vallet  
Son : Raymond Burger  
Maquillage : Cécile Kretschmar

avec :

Hubert Gignoux : Le Maréchal Pétain  
François Timmerman : Le Général de Gaulle  
Jean-Marie Besset : Le Lieutenant Gorka

Production :

Théâtre National de Strasbourg

## VILLA LUCO

Une visite - fictive ? - du Général de Gaulle au Maréchal Pétain, dans la chambre où est détenu ce dernier, à l'Ile d'Yeu, dans les jours qui suivent la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

Unique et ultime requête du vieillard vaincu : être transféré dans une villa au décor "un peu baroque, avec des tapis d'Orient, des souvenirs exotiques, des bibelots...", la Villa Luco, à Port-Joinville.

Cette rencontre "au sommet" a son témoin : un jeune lieutenant, ancien aide de camp du Général à Londres, réduit contre son gré à la fonction de geôlier du Maréchal. Son ambition impatiente et sa fragilité se heurteront au mépris impitoyable des deux "héros"...

*Villa Luco* est née d'un double désir : d'écrire une pièce sur les hommes, les différentes races d'hommes, les modes d'exercice de la domination virile d'une part, et d'utiliser à cette fin les deux dernières mythologies nationales - les deux dernières figures du père - d'autre part.

Je voulais traiter ce désir sur un mode sobre, dur, aride et dont la force résiderait précisément dans la sécheresse. Je crois juste en effet la sentence de Jean-Jacques Bernard à propos de l'expression théâtrale : "Un sentiment commenté perd de sa force". Ceci est particulièrement vrai pour les hommes et tout particulièrement me semble-t-il pour les hommes de pouvoir, dont le laconisme est souvent l'arme la plus sûre et la plus redoutable.

Il en résulte une double lecture de la pièce : une approche politique d'abord, sur ces deux monstres sacrés, sur ce qu'ils représentaient en fait, sur ces mois trop brefs, entre l'exultation née de la victoire et le retour à l'ordinaire, ces jours d'immense espoir que les hommes du pouvoir ne partageaient pas vraiment : Pétain vieillard vaincu, attendant la mort, de Gaulle en monument, agacé par une Amérique trop brillante pour sa propre étoile et préoccupé par un supplément de destin fulgurant qu'il y aurait à glaner dans une autre guerre, contre les Soviétiques.

Il y a dans cette fin de 1945 une parenthèse qui paraît avoir représenté le dernier sursaut du monde occidental, épuisé et radieux, avant qu'il ne perde son âme. Il faut lire dans la mort de Gorka le symbole de cet échec.

Une approche psychologique ensuite, qui essaie de démonter les subtils mécanismes de l'oppression, de la domination, de la destruction. Il y avait dans certaine pièce de Beckett une espèce de solidarité entre compagnons d'infortune métaphysique. Elle a ici disparu. Si Vladimir et Estragon, au lieu de clochards, s'étaient vus sur le toit du monde, ils auraient oublié Godot pour se rallier à l'attitude du troisième larron, celui qui promenait un homme au bout d'une laisse.

Jean-Marie Besset

## VILLA LUCO

Le vide fascine Jean-Marie Besset. Le décor de *Villa Luco*, "stylisé", précise-t-il, "représente une chambre sans âge : la cellule imaginaire du maréchal Pétain à l'Ile d'Yeu, en novembre 1945". On y chercherait en vain les traces des quatre-vingt-neuf ans d'histoire de France vécus par son occupant. Du reste, ce Pétain (qui semble à peine un vieillard, puisqu'il a "l'allure d'un homme de soixante-dix ans") ne porte pas de signes distinctifs : sans uniforme ni décorations, il est "vêtu d'un pyjama et d'une robe de chambre"; "assis par terre", il joue tout seul aux dames. De son passé, il ne lui reste qu'un képi de maréchal enfermé sous le lit dans un sac en papier. Et des mots, beaucoup de mots-souvenirs qui, à force d'avoir été dits et redits, ont l'inocuité de comptines. Pétain n'est plus qu'un "fantôme au teint frais". S'il rêve d'aller s'établir villa Luco (où, effectivement, il mourra), c'est peut-être par horreur du vide : cette villa, "meublée dans un goût un peu exotique" par un fonctionnaire colonial, porte la marque, fût-elle dérisoire, d'une histoire. Sa chambre, elle, est stérile. Tout s'y défait : c'est le lieu d'une "fin de l'histoire".

De Gaulle a beau y surgir, "en uniforme de général", épais et lourd de sa certitude d'incarner la France, ce vide ne se remplit pas. Le dialogue ne se noue pas. Il ne s'accomplit pas dans une confrontation, il ne tourne pas au tableau d'histoire. Les mots s'ajoutent aux mots, les attitudes aux attitudes, les souvenirs aux souvenirs, mais la distance entre ces deux figures de la France demeure. Elle se creuse même, à mesure que ces figures deviennent plus familières. De Gaulle ne croit pas si bien dire : "L'essentiel, c'est que nous soyons là !" En effet, l'un et l'autre ne sont que là, réduits à leur plus petite dimension. Etre là, face à face, dans ce vide, qui n'est même pas "le décor un peu baroque" de la villa Luco, c'est tout ce qu'ils peuvent partager. Ils ne disposent plus "au-delà de la vie, de la mort" que de "mille petites choses, bien pires, bien pires...". Il ne s'agit même pas d'une "fin de partie" : la partie a été jouée et elle ne se rejouera plus, elle a été glorieuse ou infâmante, maintenant elle n'a plus de consistance. Il n'en reste que quelques postures, des phrases, de petits échos. Beaucoup de mots sur du silence... De Gaulle partira, quittera la scène, comme il y est arrivé : par surprise, par défaut. Rien n'a eu lieu. "L'essentiel" n'était rien. Les héros, les pères et les mythes sont des fruits secs.

Ils n'en sont pas pour autant sans danger. Le jeune Lieutenant, lui, n'est ni en-deçà ni au delà : Gorka (un drôle de nom pour un lieutenant français... comme s'il venait d'une littérature des "lendemains qui chantent" revendique son droit à une histoire. A sa propre histoire. Et c'est elle qui lui est déniée, à la fois par Pétain qui n'en a que faire et par de Gaulle qui la tient pour quantité négligeable. Voilà donc notre Lieutenant condamné à administrer le vide. Il en sera, logiquement, la victime. Il n'aura fourni qu'une démonstration de son talent à marcher avec des échasses... Or le théâtre des pères, même exténué, se nourrit de sang frais. Celui de Gorka fera l'affaire. Béants, nos Abraham ont toujours besoin de sacrifice.

Bernard Dort

## VILLA LUCO

"J'ai toujours résisté aux Allemands. Donc, je ne pouvais être que favorable à la Résistance. La résistance est le signe de la vitalité d'un peuple.

En tant que chef de l'Etat, je ne pouvais l'approuver publiquement en présence de l'occupation.

J'ai toujours fait une distinction entre les résistants aux Allemands et ceux qui ont utilisé ce prétexte pour se livrer à des crimes de droit commun. Ce sont ceux-là seuls que j'ai qualifié de terroristes. Les résistants ont eux-mêmes protesté contre les excès de ces derniers.

J'ai désapprouvé, comme l'a d'ailleurs fait le Général de Gaulle, les attentats individuels contre les membres de l'armée d'occupation.

Je n'ai jamais cherché à avilir la résistance, car j'étais moi-même un résistant. Le Résistant de France dans la métropole".

Maréchal Pétain - 1945

Quel courant l'entraînait et vers quelle fatale destinée ! Toute la carrière de cet homme d'exception avait été un long effort de refoulement. Trop fier pour l'intrigue, trop fort pour la médiocrité, trop ambitieux pour être arriviste, il nourrissait en sa solitude une passion de dominer, longuement durcie par la conscience de sa propre valeur, les traverses rencontrées, le mépris qu'il avait des autres. La gloire militaire lui avait, jadis, prodigué ses caresses amères. Mais elle ne l'avait pas comblé, faute de l'avoir aimé seul. Et voici que, tout à coup, dans l'extrême hiver de sa vie, les événements offraient à ses dons et à son orgueil l'occasion tant attendue ! de s'épanouir sans limites; à une condition, toutefois, c'est qu'il acceptât le désastre comme pavois de son élévation et le décorât de sa gloire.

De Gaulle - Mémoires de guerre

" Que ceux qui m'accusent et prétendent me juger m'interrogent du fond de leur conscience pour savoir ce que, sans moi, ils seraient peut-être devenus. Pendant que le Général de Gaulle, hors de nos frontières, poursuivait la lutte, j'ai préparé les voies de la Libération, en conservant une France douloureuse, mais vivante. A quoi, en effet, eût-il servi de libérer des ruines et des cimetières ?..."

Maréchal Pétain



# VILLA LUCO

## DE LA DOULOUREUSE LEGERETE DU THEATRE FRANCAIS

Un entretien avec l'auteur, Jean-Marie Besset,  
Français de New-York et fier de l'être.

Vous n'avez écrit jusqu'ici que pour le théâtre. Est-ce un hasard ?

- Pas du tout. J'écris des pièces parce que rien ne me donne autant de plaisir. Parce que c'est un exercice difficile. Que ce soit chez Beckett ou Pinter, il y a des règles, peu visibles, mais exigeantes, le sens du dialogue, une façon de parler de la société plus vive, plus diffuse, plus aiguë que dans le roman ou l'essai. Plus raisonnable aussi. Le théâtre va au coeur de l'humain.

Pour votre première pièce jouée en France, *Villa Luco*, vous n'avez pas choisi un thème particulièrement intime, l'affrontement historique Pétain-de-Gaulle.

- Elle est plus proche de moi qu'il n'y paraît. Je suis né en 1959, de Gaulle est mon premier souvenir politique. Au temps de mon enfance, la province, d'où je viens, était gaulliste. Le personnage de de Gaulle est identifié chez moi aux idées politiques de mes parents. Quant à Pétain, je recevais toujours des réponses évasives quand je posais des questions sur lui. D'où l'idée un peu perverse de confronter les images du père à un jeune homme de 1984, moi en la personne du lieutenant.

Il y avait aussi l'image de cette fantastique vague d'espoir née chez les résistants, cet élan vite cassé par la classe politique après la Libération, un modèle, une époque qui explique encore la France d'aujourd'hui.

Vous avez écrit d'autres pièces depuis celle-ci, qui date de 1984.

- Oui, *La Fonction*, qui sera montée en Octobre 1990 au Studio des Champs Elysées. Et en 1988 *Ce qui arrive et ce qu'on attend* qui sera montée par Gildas Bourdet à la rentrée 1991. Par ailleurs, je traduis des pièces anglo-saxonnes, notamment *Le Malin Plaisir*, de David Hare, qui sera peut-être montée par J. Lassalle. Je voudrais faire connaître tout ce théâtre en France. Et il n'y a que le théâtre d'art pour imposer un auteur ici.

Un goût somme toute assez rare en France pour le théâtre anglo-saxon ?

- Depuis 1984, je vis dans des pays où le théâtre compte. Dans des villes, Londres, New-York, où les rituels et les mythes du théâtre n'ont jamais cessé d'exister. En France, nous ne croyons plus en notre propre théâtre, qui est pourtant le plus fin, le plus grave et le plus drôle parfois, surtout dans l'analyse du sentiment amoureux. Nous méconnaissons la douloureuse légèreté du théâtre français, en somme. Et nous avons des auteurs comme Sarraute, l'archétype de l'écrivain qui a formidablement aidé les autres à écrire. Alors...

# LA PRESSE

## VILLA LUCO

### Une rencontre au sommet

Jean-Marie Besset, dans cette conversation à bâtons rompus entre un vieillard au bord du naufrage, un vaincu encore lucide, et son adversaire maître de ses moyens, qui lui fut familier, et qui, glacial, le domine, l'observe, le jauge, a su tisser une sorte de complicité, de connivence qui donne le ton de son dialogue. Hubert Gignoux, tout à fait remarquable (Pétain) et François Timmerman (de Gaulle) ne sont point des fantoches : ils ont une vérité obscure, une véritable existence, une identité, qui nous prouvent que, même lorsque J.M. Besset, ici et là, abuse du lieu commun, c'est un auteur qui nous parle. Dans le rôle du jeune lieutenant, il est d'ailleurs simple, direct, crédible, fils blessé et déçu par le père.

Pierre Marcabru - L'Aurore

Avec "*Villa Luco*" de Jean-Marie Besset, il convient de saluer d'emblée la naissance au grand jour d'un écrivain de théâtre sur qui l'on peut compter. Voici l'histoire de France, celle des pères terribles, passée en revue sur le plan symbolique par un jeune homme qui n'a pas froid aux yeux. L'auteur a imaginé une rencontre entre Pétain incarcéré et de Gaulle triomphant. Portrait en pied de ces deux figures, liées par une foule de connivences et de divergences, sous le regard du lieutenant (à la fois ordonnance et geôlier du Maréchal) qui y laissera sa peau fragile.

C'est remarquable, tant par la qualité de l'écriture, éminemment française dans le tour de main, que par l'agencement subtil de l'intrigue (un combat de cerveaux masculins, du Strindberg en culotte de peau, en somme). Où l'on voit aussi une exquise séquence de perversité incongrue, tout à fait dans le goût anglo-saxon : le Maréchal et le Général se délectant au spectacle du jeune militaire marchant sur des échasses.

Jacques Lassalle a réglé le spectacle avec ce tact sourcilleux qui est l'une de ses vertus. François Timmerman fait un de Gaulle singulièrement plausible. Hubert Gignoux est formidable en Pétain. Patelin, cassant, capricieux, ayant toute sa tête, vieux salaud chimiquement pur, finissant en beauté en désespérant un coeur tendre. Jean-Marie Besset tient lui-même la partition du jeune homme, avec une fraîcheur douloureuse.

Jean-Pierre Léonardini - l'Humanité

# VILLA LUCO

Jean-Marie Besset

Né à Carcassonne en 1959, Jean-Marie Besset passe son enfance et son adolescence dans la petite ville de Limoux (Aude) jusqu'à son baccalauréat. Etudiant à Paris, il réconcilie ses études et un début de formation de comédien dans un mémoire réalisé avec le concours du Ministère des Affaires Etrangères, *Politiques de Théâtre : New-York - Paris*.

A peine diplômé de sciences économiques (ESSEC) et d'études politiques (IEP de Paris), il met très vite son bilinguisme au service des Instituts Culturels Français de Londres (1984-86), puis de New-York.

Etabli aux Etats-Unis depuis 1986, lauréat (1987) du programme *Villa Médicis Hors-les-Murs* en qualité de dramaturge, il poursuit son travail d'écriture et d'adaptation, tout en effectuant des correspondances occasionnelles pour divers journaux. Il a notamment collaboré à "L'Express", "Le Monde" et "France Culture".

Il est l'auteur de : *Villa Luco* (1984), *La Fonction* (1985), *Fête foreign* (1986), *Ce qui arrive et ce qu'on attend* (1988), et d'une adaptation de l'anglais : *Nos meilleurs amis* (*Benefactors de Michael Frayn* (1988)).

Le texte de *La Fonction* et celui de *Villa Luco* sont tous deux publiés aux éditions Actes Sud/Papiers.



CALENDRIER

*VILLA LUCO*

Représentations au **Théâtre Municipal** de  
**Béziers**

**MAI**

Mercredi 16, Jeudi 17, Vendredi 18 à 21 H

Renseignements et location : tél 67.49.18.47 / 67.28.42.30.

Violette Belkadi  
Directrice de la Communication  
tél : 67.64.14.42